

COMMENT JOUER AU PING-PONG THÉOLOGIQUE

par Basil
MITCHELL^a

Je dois commencer par m'excuser pour ce titre un peu frivole, reflet trop fidèle de la frivolité de l'exposé. Je ne pourrai qu'aggraver mon cas en avouant qu'il m'arrive de traiter de façon frivole des sujets très sérieux.

1. Introduction aux règles élémentaires du jeu

En philosophe qui s'aventure depuis peu dans le champ de la théologie, je discerne, ou crois discerner, une sorte de modèle récurrent dont la claire perception échappe peut-être à ceux auxquels il est très familier. Ce modèle est utilisé dans certains textes, comme celui-ci : L'auteur, Bultmann, y réplique à Schniewind. C'est au modèle que je m'intéresse et non au contenu qui apparaîtra, de toute façon, assez clairement :

« Désigner la révélation comme la seule solution au dilemme, c'est travailler d'emblée avec un faux postulat en ce qui concerne la réponse de la révélation à la question de la foi, et substituer à la foi une *Weltanschauung**. La question posée par la foi est tout à fait différente de celle posée par la philosophie ou par les sciences naturelles.

^a Cet article, traduit de l'anglais par Marc Barthélémy, est à l'origine une conférence, donnée à Oxford vers 1970 au sein d'un groupe informel de réflexion théologique, « Theological Wine ». Paru en 1990 avec d'autres travaux in B. Mitchell, *How to Play Theological Ping-Pong and Other Essays on Faith and Reason*. Nous remercions l'éditeur londonien Hodder & Stoughton de nous avoir autorisé à le publier et espérons que le lecteur trouvera plaisir et profit à cette critique caustique, sans méchanceté, des « ficelles » rhétoriques utilisées par les théologiens.

* Pour une définition de ces termes, se reporter au glossaire aux pages 69 et suivantes.

Et réciproquement, la révélation de Dieu en Christ ne répond à aucune des questions posées par la philosophie et les sciences naturelles »¹.

Et plus loin, à nouveau : « Il est vraiment impossible de prouver que la foi corresponde à son objet. Mais... c'est justement ici que repose sa force. Car si la foi était susceptible d'être prouvée, cela signifierait que nous pourrions connaître et prouver Dieu autrement que par la foi, ce qui le placerait à l'échelon du monde tangible, de la réalité objective »².

Puis Bultmann déplore une nouvelle foi que Schniewind « obscurcisse le caractère eschatologique* de la foi chrétienne en la révélation, et fasse de cette révélation un *revelatum*, une chose qui appartient au passé et qui, maintenant, constitue un objet d'observation à distance, et du kérygme* le simple compte rendu d'une affaire maintenant morte et enterrée. Et ainsi, on oublie que c'est 'aujourd'hui le jour du salut' »³.

H. Richard Niebuhr utilise un modèle similaire, sur le même sujet, dans *The Meaning of Revelation*. Lui aussi attaque la notion de révélation comprise comme un donné (le *revelatum* de Bultmann). Il l'appelle « une révélation-objet » :

« Une telle révélation-objet n'est qu'une chose inerte, soumise au contrôle humain de la communauté chrétienne (un livre, une confession de foi, ou un ensemble de doctrines). Il ne peut s'agir d'une révélation en acte, par laquelle l'Eglise serait elle-même convaincue de sa pauvreté, de son péché et de sa misère devant Dieu. De surcroît, il ne peut s'agir de la révélation d'un Dieu vivant : parce que le Dieu d'une révélation-objet est un Dieu du passé, un Dieu mort... »⁴

Le modèle émerge finalement en une seule phrase, formulée par Richard Niebuhr :

« La question, étrange, de savoir si la même affirmation peut être vraie en philosophie et fautive en théologie, ou vice versa, ne peut plus se poser ; parce que telle qu'elle est formulée dans l'une des deux disciplines, elle n'a pas sa raison d'être dans l'autre, et aussi ressemblantes qu'elles paraissent, il faut toujours présupposer leur différence »⁵.

¹ Rudolf Bultmann, « A reply to the Theses of J. Schniewind » in Hans Werner Bartsch (éd.), *Kerygma and Myth : A Theological Debate*, Londres, SPCK, 1953, pp. 103s.

² Rudolf Bultmann, « Bultmann Replies to his Critics » in Bartsch (éd.), *Kerygma and Myth*, p. 201.

³ Rudolf Bultmann, « A Reply to the Theses of J. Schniewind », art. cit., p. 111.

⁴ H. Richard Niebuhr, *The Meaning of the Revelation*, New York, Mcmillan, 1960, p. 30.

⁵ *Ibid.*

Dans ces passages, Bultmann et Niebuhr ont en commun de dramatiser l'opposition entre deux positions possibles. *Ou bien* la révélation est apparue dans le passé, comme objet susceptible d'être contemplé de manière détachée, et qu'un livre, une confession de foi, un ensemble de doctrines peut contenir ; *ou bien* il s'agit d'une révélation-événement, pourvue d'un caractère eschatologique. *Ou bien* ce n'est que le simple compte rendu d'une affaire morte et enterrée, révélant « Un Dieu du passé, un Dieu *mort* », *ou bien* « il s'agit de la révélation du Dieu *vivant* », et alors c'est *maintenant* le jour du salut.

Ce modèle sur lequel je souhaite attirer l'attention est très simple. Il établit qu'il y a, à une question, deux réponses possibles, et seulement deux ; ces réponses épuisent, à elles seules, le champ de l'interrogation et s'excluent mutuellement. Une fois le problème ainsi posé, l'auteur peut d'abord, comme dans les passages cités, montrer l'absurdité de l'un des termes de l'alternative, puis soutenir l'autre sans avoir à produire d'arguments en sa faveur. Il peut aussi, comme nous le verrons plus loin, tenter des coups plus subtils, comme les « gambits » (aux échecs, offre de sacrifice d'une pièce en échange d'un avantage positionnel, ndt).

Parler de gambit, c'est se placer sur le terrain ludique ; le modèle que je viens d'exposer rappelle un jeu de société inventé par l'historien d'art Sir Ernst Gombrich. Il le présente ainsi :

« Il s'agissait d'utiliser un moyen d'expression, le plus simple qui se puisse imaginer, un langage qui ne comporterait que deux mots : nous les appellerons, si vous voulez bien, 'ping' et 'pong'. Supposons que nous ne disposions que de ces deux termes pour désigner un chat et un éléphant : lequel serait 'ping' et lequel 'pong' ? Je crois que la réponse est claire. Et si nous voulions nommer une soupe chaude et une crème glacée ? Pour moi, tout au moins, la soupe serait pong et la glace ping. Ou encore Rembrandt et Watteau ? En ce cas, c'est Rembrandt sûrement qui serait pong, et Watteau ping. Je ne prétends pas que ce système fonctionne toujours, ou que deux termes puissent suffire à définir tous les rapports. Le classement du jour et de la nuit, de l'homme et de la femme, pourra fort bien différer selon les personnes interrogées ; mais peut-être pourrait-on obtenir une réponse unanime en posant la question d'une autre manière : de jolies filles seront ping, et des matrones pong. La réponse pourra dépendre d'un certain ordre de féminité auquel songe plus particulièrement notre interlocuteur : comme la nuit peut être pong sous son aspect maternel et protecteur ; tandis que pour d'autres, son apparence froide, saisissante, menaçante sera ping »⁶.

⁶ E.H. Gombrich, *L'art et l'illusion*, traduit de l'anglais par Guy Durand, Gallimard, Paris, 1987, p. 458.

D'un certain point de vue, le jeu de ping-pong dont parle Gombrich est plus général et, sous un autre, plus spécifique que le ping-pong théologique auquel je m'intéresse. Il reste plus général en ce que ping et pong sont des qualificatifs de sens aussi large que possible, applicables à n'importe quel sujet ; plus spécifique parce qu'une seule opération est requise, classer deux choses, l'une ping et l'autre pong. Le ping-pong théologique, tel que je le conçois, consiste à formuler une alternative de points de vue sur un sujet particulier, en stipulant ou en supposant que l'un ou l'autre terme seulement est vrai, et non les deux. Les combinaisons écartées par les conventions du jeu sont :

1. « *Ni ping ni pong* ».
2. « *à la fois ping et pong* ».

Le ping-pong théologique, ainsi compris, admet bien sûr, comme variante, un système de classement analogue à celui de Gombrich, où divers termes abstraits sont substitués à ping et pong. Je ne souhaite pas m'étendre sur cette variante particulière, mais noter en passant que Tillich fut grand maître en la matière, comme il l'était dans tous les genres de ping-pong théologique.

Par exemple, dans sa *Théologie de la Culture* – un riche filon d'exemples – il entame le deuxième chapitre en affirmant qu'il y a deux types possibles de philosophies de la religion : le type ontologique* et le type cosmologique*. Le jeu consiste ensuite à situer les philosophes dans l'un ou l'autre de ces deux types, entreprise qui ne lui pose aucune difficulté. Au troisième chapitre, ping et pong sont représentés par le temps et l'espace, et Tillich classe, en virtuose, les religions comme spatiales ou temporelles. Il suggère ainsi que le paganisme peut être défini comme l'élévation d'un espace particulier aux valeurs et dignités ultimes. Dans le paganisme, dit-il, un dieu est lié à un lieu déterminé, opposé à tous les autres lieux. De même, le nationalisme moderne est une religion de l'espace. Les prophètes juifs au contraire ont élaboré une religion du temps et non de l'espace. Pour les prophètes, le Dieu du temps est le Dieu de l'histoire. De cette manière, Tillich peut entre-croiser dans son modèle une autre opposition classique – hellénistique/hébraïque – car « la puissance de l'espace était prépondérante dans la pensée et l'existence grecques »⁷.

Sur cet exemple, je trouve que Tillich est arrivé à une intuition géniale, mais, à la fin du livre, le lecteur est devenu un peu sceptique quant aux moyens employés pour la démonstration. Car dans l'intervalle, il a été, si je puis dire, bombardé de balles de ping-pong. Une relecture rapide révèle les dichotomies suivantes, qui s'ajoutent à cosmologique/ontologique et spatial/temporel :

⁷ P. Tillich, *Théologie de la culture*, traduit de l'anglais par Jean-Paul Gabus et Jean-Marc Saint, Planète, Mayenne, 1968, p. 77s.

- nominalisme/réalisme
- existentiel/théorique
- sacré/profane
- essence/existence
- morale/moralité
- théonomie/hétéronomie
- naturalisme/supranaturalisme
- éducation inductive/éducation humaniste

Tillich mériterait une étude à lui seul, que nous n'avons pas la place de mener ici. Il est donc temps de revenir au sujet.

Comme on l'a expliqué, la règle de base du jeu consiste à écarter deux combinaisons :

1. « Ni ping ni pong » ;
2. « à la fois ping et pong ».

L'objectif du jeu consiste à justifier sa propre position avec le minimum de difficultés pour soi et le maximum d'ennuis pour l'adversaire. La manière la plus simple et la plus directe d'y parvenir, dans des conditions normales, passe par l'argumentation suivante :

1. Soit ping soit pong
2. Pas pong
3. Donc ping

C'est ainsi que Bultmann et Richard Niebuhr procèdent dans les passages cités en début d'article. Tous deux affirment, en effet, que la Révélation est définie soit par (ping) une relation qui aurait lieu ici et maintenant avec le Dieu vivant, soit par (pong) le compte rendu d'une affaire morte et enterrée, conservé sous forme de documents historiques. Personne ne peut sérieusement soutenir cette deuxième possibilité (pas pong). Par conséquent, seule la première (ping) est retenue.

Dans ces conditions, mieux vaut pour l'adversaire refuser de jouer, bien qu'un tel refus l'expose à l'accusation de manquer d'esprit sportif.

Voyons comment Austin Farrer décline élégamment l'invitation de Bultmann :

« Bultmann insiste sur le fait que le divin en Christ ne peut être reconnu que dans notre existence présente, et jamais révélé par la recherche historique ; dans un certain sens, ceci est juste. Les moyens de la recherche historique ne peuvent établir que Dieu ait vécu en l'homme, mais seulement que certaines choses ont été faites et que certaines paroles ont été prononcées. Mais bien entendu, le résultat de cette recherche peut me placer face à ce qui éveillera la foi en moi. Supposez que je sois persuadé qu'historiquement le Christ ait prêché qu'il était le Fils de Dieu dans les termes de l'Évangile, je peux alors

croire au Christ, sans attendre que le Dr Bultmann me le prêche depuis la chaire. Ou encore, si j'entendais le Dr Bultmann proclamer la foi de l'Eglise, je pourrais ne pas le croire jusqu'à ce que j'aie le loisir de sonder les Ecritures. Ce qui ferait pencher la balance, ce serait la certitude que les germes de la foi de l'Eglise ne se trouvent pas seulement dans les Evangiles mais aussi dans le fait historique qui leur est sous-jacent »⁸.

En d'autres termes, Farrer affirme « *à la fois ping et pong* » (et « *pas ping sans pong* »).

Un autre exemple de ping-pong théologique joué de manière directe, dans un domaine différent, est attesté dans le livre de Joseph Fletcher *Situation Ethics*. Sans être injuste, me semble-t-il, à Fletcher, on peut affirmer que toute l'argumentation de ce livre relève de cette forme de jeu ; le légalisme et le situationisme correspondent à « ping » et « pong » : *ou bien* on est légaliste, *ou bien* on est situationiste. Aucun homme raisonnable ne peut demeurer légaliste, ou tout au moins aucun homme raisonnable qui embrasserait « le génie, l'ethos ou le style de vie de la culture américaine et de l'ère techno-scientifique ». C'est pourquoi on doit être situationiste.

Le « légaliste », tel que Fletcher le présente, a les convictions suivantes :

1. Des règles morales absolues existent, qui ne peuvent jamais être transgressées.

2. Même dans les cas où une règle morale peut être transgressée, il reste un élément mauvais dans la situation donnée ; s'il y a transgression, le mal peut être excusé mais non éliminé.

3. Les règles morales sont, en un certain sens, « déjà données » ou « objectives ».

4. Certaines règles morales sont universelles dans le sens où elles sont reconnues par tous les hommes.

5. Les décisions morales peuvent être « pré-déterminées ».

Toute personne qui refuse cet ensemble de convictions sur les règles morales n'a, semble-t-il, aucun autre choix que celui d'adopter le point de vue de Fletcher : « Les règles morales sont plus des 'maximes' qui, en toute situation, peuvent non seulement être outrepassées mais totalement dépassées par l'amour ». « Tout le reste, dit-il, toutes les autres généralités (par exemple, « On devrait dire la vérité », « On devrait respecter la vie »), sont tout au plus des maximes, jamais des règles. Pour le situationiste, il n'y a pas de règles – pas du tout ». « Si un mensonge est dit sans amour, c'est faux, c'est mal ; s'il est dit dans l'amour, c'est bien, c'est juste ». Il est légaliste, affirme Fletcher, de poser des questions

⁸ Austin Farrer, « An English Appreciation » in Bartsch (éd.), *Kerygma and Myth*, p. 219.

comme : « Est-il juste d'avoir une relation pré-maritale, de parier, de voler, d'avorter, de mentir, de frauder, de casser des contrats, etc., *ad nauseam* »⁹.

Indiscutablement, Fletcher est un joueur de ping-pong très vif et enthousiaste, mais son style est peu subtil. Il s'expose à deux risques graves. Le premier est à l'évidence lié au fait que son adversaire n'a pas besoin d'entrer dans le jeu. Contrairement à Tillich, qui prend généralement soin de donner aux valeurs de ping et pong des contours extrêmement vagues, Fletcher a clairement défini ce qu'est, selon lui, le légalisme, bien mieux même que le situationisme. Dès qu'on en rejette un seul principe, on ne peut plus être assimilé aux légalistes, mais on n'en devient évidemment pas pour autant situationiste. « *Ni ping ni pong* » s'offre alors comme une solution évidente. Et même si l'on peut parler de légalisme dès le premier dogme : certaines règles morales absolues ne peuvent jamais être transgressées, il est bien clair qu'une personne puisse croire en des règles morales valables seulement dans une situation donnée, c'est-à-dire tant qu'elle n'a pas à faire face à d'autres obligations, plus contraignantes.

Le second risque est celui de la contre-attaque. Il suffit au légaliste de trouver quelques imperfections dans le situationisme, tâche relativement aisée, et, par analogie de raisonnement, argumenter « *pas pong, donc ping* ». Le lecteur peut être tenté de succomber à un légalisme des plus inflexibles, s'il est persuadé par Fletcher que la seule alternative soit le situationisme.

J'ai pour l'instant évoqué l'une des façons, la plus franche, de jouer au ping-pong théologique. Je prendrai maintenant en considération des « gambits », d'autres coups plus raffinés.

2. Stratégies avancées

a) *Transcender les polarités ping et pong*

L'enjeu consiste ici à maintenir que la vérité ne se trouve ni en ping ni en pong, mais *transcende* à la fois ping et pong. Pour illustrer cette technique, nous ne pouvons faire mieux que revenir à Tillich, qui, pour son époque, reste d'une habileté inégalée. Voir Tillich transcender les oppositions, c'est assister à la démonstration de ping-pong théologique la plus éblouissante. Je cite encore une fois sa *Théologie de la culture*, où Tillich présente, dans le chapitre d'introduction, un résumé de sa théologie philosophique :

⁹ Joseph Fletcher, *Situation Ethics*, Westminster Press, Philadelphia, 1966, p. 55.

« Si vous commencez en effet par vous demander si Dieu existe ou n'existe pas, vous ne parviendrez jamais à l'atteindre. Et si vous affirmez qu'il existe, il est encore plus difficile de l'atteindre que si vous affirmez qu'il n'existe pas. Un Dieu dont on peut prouver l'existence ou la non-existence devient une chose parmi d'autres dans un univers de choses qui existent. Il est tout aussi légitime de se demander alors si cette chose existe que de répondre qu'elle n'existe pas. Il est regrettable de constater par ailleurs que les hommes de science croient avoir réfuté la religion lorsqu'ils ont pu, à juste titre, établir que l'argument selon lequel un tel être existe n'est fondé sur aucune évidence. En réalité, ils n'ont pas seulement réfuté la religion, mais ils lui ont rendu un très grand service. Ils ont obligé la religion à reconsidérer et à exprimer le nouveau sens de ce formidable mot, *Dieu* »¹⁰.

Le théïsme* est ping, l'athéïsme pong ; et la vérité, connue de Tillich, dépasse l'un et l'autre.

Quelle est cette vérité ? C'est que la religion relève de la dimension de profondeur contenue dans la totalité de l'esprit humain.

« Quel sens faut-il donner ici au mot *profondeur* » ? Cette métaphore signifie que l'aspect religieux est orienté vers ce qui est ultime, infini, inconditionnel dans la vie spirituelle de l'homme. La religion, dans le sens le plus large et le plus fondamental du mot, est la préoccupation ultime. Cette préoccupation ultime se manifeste dans toutes les fonctions créatrices de l'esprit humain. Elle se manifeste dans le domaine de la morale sous la forme du sérieux inconditionnel de l'exigence morale. C'est pourquoi, rejeter la religion au nom de la fonction morale de l'esprit humain, c'est rejeter la religion au nom de la religion. Cette préoccupation ultime se manifeste dans le domaine de la connaissance sous la forme du désir passionné de la réalité ultime. Rejeter la religion au nom de la fonction cognitive* de l'esprit humain, ce sera donc rejeter la religion au nom de la religion. Cette préoccupation ultime se manifeste dans la fonction esthétique de l'esprit humain sous la forme du désir illimité d'exprimer le sens ultime des choses. C'est pourquoi, rejeter la religion au nom de la fonction esthétique de l'esprit humain, ce sera rejeter la religion au nom de la religion. On ne peut pas rejeter la religion avec un sérieux absolu, car ce sérieux absolu, ou le fait d'être saisi par une préoccupation ultime, c'est justement la religion »¹¹.

Ayant pris à contre-pied tout adversaire éventuel, Tillich gagne jeu, set et match. Une fois l'excitation passée, on peut se demander si Tillich a respecté les règles, qui interdisent les combinaisons « *ni ping ni pong* » et « *à la fois ping et pong* ». Tillich plaiderait, et je crois de

¹⁰ P. Tillich, *Théologie de la culture*, p. 41s.

¹¹ P. Tillich, *op. cit.*, p. 45s.

façon suffisamment fondée, qu'il existe, à son point de vue, un élément de vérité et dans ping et dans pong, ainsi que beaucoup de mensonge ; et qu'au même niveau, si l'on peut dire, que ping et pong, peut se dire quelque chose en faveur de chacun contre l'autre. La vérité ne réside pas en un troisième choix, alternatif au théisme et à l'athéisme et relevant d'un même type de discours, ni en un compromis. Elle est ce que le théisme et l'athéisme essaient tous les deux de dire, mais ne parviennent jamais à dire tant que Tillich ne les a pas rendus capables de transcender à la fois le théisme et l'athéisme. Après avoir observé Tillich à son meilleur niveau, on ne pourrait qu'être déçu par tout autre exemple de dépassement des opposés. Venons en donc au gambit suivant.

b) Maintenir ping et pong en tension dialectique

Considérons Reinhold Niebuhr, dans le premier volume de ses *Gifford Lectures*. Il tient en tension dialectique la responsabilité de l'homme face au péché d'une part, et le caractère inévitable du péché de l'autre :

« La doctrine chrétienne du péché originel, avec ses affirmations apparemment contradictoires sur la fatalité du péché et la responsabilité de l'homme pécheur, est une vérité dialectique. Elle rend justice au fait que l'amour-propre et l'égoïsme de l'homme sont inévitables, sans pourtant relever d'une nécessité naturelle. C'est dans le cadre de et par sa liberté que l'homme pêche. Le paradoxe ultime réside dans la proposition suivante : découvrir le caractère inévitable du péché est l'affirmation la plus haute que l'homme puisse faire de sa liberté »¹².

La façon qu'a Niebuhr de s'exprimer ici ne rend pas sûr qu'il s'agisse d'un exemple réel de tension dialectique. Car si le péché est fatal, mais pas par nécessité naturelle, ce *pourrait* être une sorte de fatalité entièrement compatible avec la responsabilité de l'homme. Nous ne serions pas alors en présence d'un cas de « ni ping-ni-pong-mais-ping-et-pong-dans-une-tension-dialectique » mais simplement devant le refus de rendre ping et pong exclusifs l'un de l'autre.

Toutefois, le contexte dément nettement cette interprétation. Car Niebuhr a déjà souligné que si elle est formulée adéquatement,

« La doctrine demeure absurde du point de vue d'un rationalisme pur, parce qu'elle exprime une relation entre le destin et la liberté qui ne peut être pleinement rationalisée. A moins que l'on accepte le paradoxe comme une compréhension rationnelle des limites de la rationalité, et comme une expression de la foi selon laquelle une contradiction

¹² Reinhold Niebuhr, *The Nature and Destiny of Man*, vol. 1, Nisbet, Londres, 1941, p. 279.

rationnellement insoluble peut éventuellement indiquer une vérité que la logique ne peut contenir »¹³.

Voilà, je pense, qui nous défend d'interpréter la position de Niebuhr d'une manière qui n'inclut pas une « contradiction rationnellement insoluble ». Le doute qui pourrait subsister devrait être levé par son appel à Kierkegaard (chaleureux hommage d'un grand joueur à un plus grand joueur encore) :

« L'explication de Kierkegaard, concernant la relation dialectique entre la liberté et le destin dans le péché, est l'une des plus profondes de la pensée chrétienne. Il écrit : 'Le paganisme ignore au fond le concept de faute et de péché. Si ce concept s'y montrait, le paganisme s'écroulerait sur la contradiction où l'on deviendrait coupable par le destin. C'est là en effet la contradiction suprême au sein de laquelle se révèle le christianisme... Le concept de péché et de culpabilité pose l'Individu comme étant Individu. Il ne s'agit pas d'un rapport quelconque avec le monde entier, avec tout le passé. On dit seulement que l'Individu est coupable, et pourtant il doit le devenir par le destin, c'est-à-dire par tout ce dont il n'est pas question ; et il doit de la sorte devenir quelque chose qui supprime précisément le concept de destin, et ce quelque chose, il doit le devenir par le destin ! Mal comprise, cette contradiction donne un concept erroné du péché héréditaire ; bien comprise, elle donne le concept véritable suivant lequel tout individu est lui-même et l'espèce, le descendant n'étant pas essentiellement différent du premier homme. Dans la possibilité de l'angoisse, la liberté succombe, écrasée par le destin ; alors se dresse sa réalité, mais nantie de l'explication de sa culpabilité' »¹⁴.

Pour résister à un tel assaut, il faut se montrer un adversaire résolu et plein de ressources.

Dans ce passage, Kierkegaard indique la possibilité d'un autre gambit que des auteurs ont exploité après lui : déclarer que tout bien compris, ping est pong, en dépit de toutes les apparences contraires.

c) Ping est pong

Kierkegaard joue déjà ce coup lorsqu'il remarque, au passage, que « tout individu est lui-même et l'espèce, le descendant n'étant pas essentiellement différent du premier homme ». Je prendrai néanmoins mon exemple dans *The Theological Frontier of Ethics* de W.G. Maclagan. L'auteur y examine un problème lié à celui qui a troublé Niebuhr, à

¹³ *Ibid.*, p. 278.

¹⁴ *Ibid.*, p. 279s. La citation de Kierkegaard est extraite du *Concept d'Angoisse*, ch. III, in *Œuvres Complètes*, vol. VII, Paris, éditions de l'Orante, 1973, p. 197.

savoir la relation entre grâce divine et liberté humaine. Le sens moral présuppose la responsabilité, la religion exige la grâce. Cela étant, les deux sont incompatibles. Niebuhr, dans ce cas, les aurait maintenus en tension dialectique. Maclagan n'y trouve pas son compte :

« Pour moi, c'est sans appel : ce que la notion véritable de liberté implique ne peut être nié sans que la liberté elle-même ne soit aussi niée. Supposer le contraire, c'est (que puis-je dire d'autre ?) non pas supposer un mystère, mais un non-sens ; et une théologie ne peut être prise au sérieux que si elle se soumet aux mêmes conditions rigoureuses de cohérence propre et de bon sens que celles qui sont appliquées à toute autre activité réflexive »¹⁵.

Maclagan commence tout d'abord par centrer le débat sur la validité de la prière pour la grâce, par laquelle les hommes demandent que leur volonté soit rendue conforme à, et capable d'accomplir, la volonté de Dieu. De fait, c'est la seule manière de prier qu'il pense justifiée, et s'il y a un lieu où l'on suppose la grâce de Dieu à l'œuvre, c'est dans la réponse à cette prière. Il veut maintenir la représentation de la grâce divine selon l'analogie de la personne aidée ou influencée par une autre ; mais il insiste pour qu'une telle aide soit toujours comprise comme « extérieure » à la personne, jamais « constitutive ». C'est-à-dire qu'elle peut prendre la forme d'un encouragement, d'un stimulus et d'un soutien ; mais elle ne peut prendre aucune part à l'effort moral de l'individu qui seul rend l'action « sienne ».

« Ainsi je me trouve confronté à cette alternative : soit je renonce à nier la possibilité d'une 'grâce constitutive', nonobstant tout ce que j'ai dit sur le sujet ; soit je dois soutenir, contrairement aux apparences, que la prière 'pour être rendu capable' n'est pas incompatible avec ce déni. De cette alternative, j'adopte le second terme »¹⁶.

Voici, ensuite, comment il procède :

« Si nous voulons éviter de faire de la grâce une action constitutive sans, du même coup, nier la validité *intrinsèque* de la prière 'pour être rendu capable', il faut affirmer qu'au fond, cette prière n'est pas une demande. Et... c'est justement mon propos. Tout comme la prière pour le pardon est l'acte et l'expression d'une contrition, d'une restauration morale, ainsi, je pense, ce qui a l'apparence d'une demande de grâce, pour qu'on prenne soi-même une résolution selon ce qui est attendu de nous, *est en soi la victoire morale*, en soi la résolution pour laquelle l'individu semble adresser une demande »¹⁷.

Autrement dit, lorsque nous prions pour la grâce, nous manifestons, dans le même temps, l'expression la plus élevée de la liberté

¹⁵ W.G. Maclagan, *The Theological Frontier of Ethics*, Londres, George Allen & Unwin, 1961, p. 113.

¹⁶ *Ibid.*, p. 157.

¹⁷ *Ibid.*, p. 164.

humaine et la grâce de Dieu à l'œuvre, parce que la grâce de Dieu *doit être identifiée* avec l'expression la plus élevée de la liberté humaine : « ping est pong ».

Maclagan est peut-être plus philosophe que théologien, mais on pourrait retrouver cette démarche chez des auteurs qui n'ont que l'étiquette théologique. On peut penser à John Baillie qui résout, dans *The Sense of the Presence of God*, la tension entre foi et expérience en déclarant que le nom même de l'expérience religieuse *est* la foi¹⁸.

d) Autres possibilités

Une précision s'impose : je ne prétends pas avoir fait le tour de toutes les variantes du ping-pong théologique. Un jeu peut toujours être modifié par la pratique des joueurs créatifs ; il n'a rien de statique. Ce n'est qu'après coup qu'on peut théoriser ce qui s'est passé. J'éprouve par exemple un certain malaise avec Ian Ramsey, dont le jeu est particulièrement insaisissable. Il semble jouer à une sorte de ping-pong dans le passage suivant, à la fin de *Religious Language*¹⁹. Il y parle d'épiscopat. Hooker, explique-t-il, « non seulement ne voit pas que 'l'Episcopat' peut, sur le plan logique, fonctionner de deux manières différentes, mais passe complètement à côté de ce maniement spécial et à vrai dire singulier de la logique. Ce dont parlent les uns relève de l'esse, l'être de l'Eglise : l'Episcopat avec un E majuscule ; c'est un mot du même genre que 'Dieu' : aussi difficile à appréhender logiquement. Nous sommes ici en présence de ce qu'on pourrait appeler l'Episcopat théologique. Ce dont parlent les autres, quant à eux, c'est du *bene esse*, le bien-être de l'Eglise – ce que nous pouvons appeler l'épiscopat avec un 'petit é' ou l'épiscopat empirique, qui est connu en termes de prélature, appointments d'évêques, projets de réunion, délégués d'églises, et ainsi de suite. Là, il s'agit, si l'on veut, de l'épiscopat tel qu'on peut l'observer ».

Nous pourrions ici retrouver ping et pong, derrière « épiscopat théologique » et « épiscopat empirique ».

Ramsey poursuit : « Voilà deux domaines logiques. Ils ne pourront être réunis que lorsque tout le côté anecdotique du second pourra être reformulé dans une perspective spécifiquement chrétienne, qui n'admet que le seul Episcopat théologique. Relevons à cet égard l'importance d'un récent ouvrage, selon lequel l'Episcopat relève du *plene esse*, de l'être plénier de l'Eglise. Nous pouvons dire qu'un tel point de vue (a) reconnaît implicitement, si ce n'est explicitement, le double statut logique

¹⁸ John Baillie, *The Sense of the Presence of God*, New York, Scribner's, 1962, p. 64.

¹⁹ Ian T. Ramsey, *Religious Language : An Empirical Placing of Theological Phrases*, Londres, SCM Press, 1957, p. 183.

de 'l'épiscopat', et (b) essaie d'unir ces deux valeurs logiques en faisant de la seconde une réalisation historique de la première »²⁰.

Je ne vois pas trop à quoi Ian Ramsey joue ici, mais c'est manifestement une variété de ping-pong.

3. Conseil aux joueurs débutants

Jusqu'à présent, cette étude s'est avérée purement théorique, mais le lecteur est en droit d'attendre quelques suggestions, par exemple sur la manière de conseiller les jeunes théologiens qui ont encore peu d'expérience dans ce jeu. Quels sont les avantages et les inconvénients des coups variés dont j'ai discuté, si l'on se rappelle que le jeu n'est pas uniquement, ni même principalement, un exercice de logique, mais aussi, ou plutôt, un exercice de rhétorique ? L'objectif consiste à mettre son adversaire dans le faux et soi-même dans le vrai, d'une façon qui demeure *socialement acceptable* (je vais expliquer l'expression à l'instant).

a) *Le ping-pong direct ou traditionnel*

Ici, on gagne en démontrant ou en présumant que pong est intenable, d'où il découle que ping est vrai (étant donné les règles de base du jeu). *L'avantage* est que vous obtenez une nette victoire avec un minimum d'embarras. Les *inconvénients* :

(a) La règle du jeu étant claire, l'adversaire peut refuser de jouer.

(b) A moins que votre propre position (« ping ») ne soit invulnérable, vous vous exposez largement à une contre-attaque ; en retournant le raisonnement, l'adversaire montre que « ce n'est pas ping, alors c'est pong », comme nous l'avons vu avec la tentative de Fletcher d'établir une éthique de situation en réfutant le légalisme. Si toutefois votre position *est* invulnérable à la contre-attaque, pourquoi ne pas simplement commencer par *prouver* ping, et en rester là ?

(c) La méthode semble (et est) clairement polémique. Excepté certaines parties du monde où la polémique est sans risque (par exemple l'Allemagne, et peut-être l'Ecosse), vous pouvez perdre des points en vous plaçant dans une position de supériorité trop ostentatoire.

b) *Le ping-pong transcendantal*

Il vous confère l'avantage de vous placer virtuellement hors de portée de l'attaque de l'adversaire et, par là-même, de le rendre complètement frustré. Il est battu et il le sait. Lorsque vous avez transcendé les oppositions, vous êtes en meilleure posture qu'en (1).

²⁰ *Ibid.*, pp. 183s.

Néanmoins, il y a un revers à la médaille. Il est si exaspérant d'être transcendé que l'adversaire doit s'attirer la sympathie. Votre supériorité, trop insolente pour le goût du jour, peut vous faire perdre des points.

c) Le ping-pong dialectique

Il a les avantages de (2) sans en avoir les inconvénients. Vous occupez une position supérieure à celui qui revendique ping ; il ne voit pas que ping doit être tenu en tension dialectique avec pong ; même chose avec celui qui revendique pong, il ne voit pas que pong doit être tenu en tension dialectique avec ping ; idem avec la personne qui revendique ping et pong : elle ne voit pas qu'ils doivent être tenus en tension l'un avec l'autre. Comme, manifestement, ou apparemment, vous donnez raison à tous, il semblerait très déraisonnable de leur part d'objecter à votre façon de voir.

Votre position est donc supérieure – et est, effectivement, reconnue comme telle – mais pas écrasante. De plus, tenir ping et pong en tension dialectique, c'est demeurer dans une posture inconfortable (plus inconfortable que simplement revendiquer ping ou pong). C'est donc à la fois renoncer à la moindre apparence de supériorité et gagner une supériorité incontestable lorsque des positions radicales s'affirment. L'inconvénient majeur est qu'il est malaisé de distinguer entre tension dialectique et simple auto-contradiction.

d) Le ping-pong fusionnel

Extrêmement déconcertant pour l'adversaire, parce que vous lui avez apparemment donné tout ce qu'il désire – n'affirmez-vous pas pong avec autant de cœur que lui ? – En plus, la manière dont vous comprenez pong, à savoir, en dernière analyse, comme indistinct de ping, semble le priver de la signification qu'il lui attribuait (et qui impliquait sa différence d'avec ping).

Si votre adversaire essaie de revenir dans le jeu en protestant que pong n'est pas aisément réductible à ping, vous le mettez au défi de donner à pong un sens qui ne soit pas dans ping. Quelles que soient les suggestions qu'il émette pour répliquer, vous les rejetez sous prétexte qu'elles ne sont pas intelligibles – le seul critère d'intelligibilité requis résidant en une définition en termes de ping. C'est le genre de tactique – comme la feinte au rugby –, qui, sur le papier, semble trop élémentaire pour tromper quiconque, mais prouve son étonnante efficacité sur le terrain. Elle marche seulement avec un adversaire intelligent et influençable. Un adversaire opiniâtre et sans imagination est prêt à soutenir obstinément qu'il connaît la différence entre ping et pong, alors le jeu s'arrête.

4. Remarques pour conclure

Avant de conclure, je pense devoir citer en exemple, par honnêteté à l'égard des théologiens, deux d'entre eux qui prennent garde à ne pas jouer au ping-pong. Tout d'abord Gollwitzer, qui expose dans *The existence of God as Confessed by faith*, comment Herbert Braun y a succombé :

« Braun pense selon l'alternative suivante : 'Dieu pensé comme objet, comme un donné, et Dieu pensé comme non-objet et non-donné'. A ceci correspond l'antithèse : d'une part, 'l'idée naïve de Dieu' qui appartient à ce qui est pour nous une 'image apocalyptique d'un monde disparu', identique à une 'hypothèse religieuse spéculative' que 'nous ne pouvons assumer dans la vision du monde actuelle' – et, d'autre part, 'nous aujourd'hui'. Une autre antithèse correspondante est celle-ci : 'théonomie comme hétéronomie' et 'théonomie comme autonomie'. Une troisième antithèse corollaire est encore : 'le salut final', comme extension de la vie de ce monde... et, d'autre part, 'le salut final descendu des hauteurs de la métaphysique'... »²¹

Braun est manifestement un solide et bon joueur, de style germanique.

L'autre exemple est tiré de Bultmann, avec qui nous avons débuté. Le voici, dans *Essays Philosophical and Theological*, refusant de se laisser séduire par la distinction entre « subjectif » et « objectif » :

« L'exigence qui pousse l'interprète à taire sa subjectivité et anéantir son individualité de sorte qu'il puisse atteindre une connaissance objective est, par conséquent, la plus absurde qui puisse être imaginée. Elle est judicieuse et fondée si nous entendons par là que l'interprète doit taire ses souhaits personnels quant au résultat de l'interprétation...

« Sinon, cette exigence méconnaît ce qu'est la compréhension réelle. Car cette dernière présuppose l'extrême vivacité du sujet qui comprend, et la plus riche ouverture possible de son individualité. Tout comme l'interprétation d'une œuvre de poésie et d'art ne peut être réussie que par ceux qui se laissent toucher par elle, un texte politique ou sociologique ne peut être compris que par ceux qui se sentent concernés par les problèmes de la vie politique et sociale »²².

Ma propre attitude à l'égard du ping-pong théologique est ambivalente. Je reconnais, et espère avoir réussi à vous transmettre, ma fascination pour ce jeu et la virtuosité avec laquelle il se joue. Mais cette

²¹ Helmut Gollwitzer, *The Existence of God as confessed by Faith*, trad. par James W. Leitch (London, SCM Press, 1957), p. 183.

²² Rudolf Bultmann, *Essays Philosophical and Theological*, trans, James C.G. Greig, Londres, SCM Press, 1955, pp. 255s.

fascination, ce vrai défi de virtuosité, montrent que l'on est tenté d'y jouer quand il serait plus sage de s'en abstenir : lorsqu'une paisible promenade tout au long des sentiers battus de la raison serait bien plus fructueuse, quoique moins excitante. Nous voulons dire par là que les théologiens pourraient gagner à admettre ceci : lorsqu'une alternative se présente, il n'y a que deux solutions possibles, et elles ne peuvent pas être toutes les deux vraies ou partiellement vraies. Il n'en reste pas moins que le ping-pong théologique est une activité stimulante qui peut créer une accoutumance psychologique. Un sevrage total rendrait la vie des théologiens bien fade, mais ils ne devraient pas non plus en faire une drogue. ■